

Monsieur et Madame Kerensky

Au siècle dernier la Chartreuse de Valbonne a accueilli des hommes et des femmes malades de la lèpre.

Des gens venus des quatre coins de la planète; des blancs, des noirs, des jaunes et des gris; toutes branches de chrétiens, de juifs, de musulmans, de bouddhistes et d'athées.

Des pauvres, majoritaires; mais aussi des riches, quelques-uns très riches.

Des représentants de toute la société en général, des ouvriers, des paysans, des artisans, des fonctionnaires: du bas de l'échelle jusque dans la Haute Administration, des commerçants, des ingénieurs, des cléricaux, des coloniaux etc... Au sommet de l'échelle on trouve un prince cambodgien qui, pour ne pas dévoiler sa maladie au peuple, a quitté son palais et son pays pour venir se faire soigner en France.

La représentation politique n'est pas oubliée, sous toutes ses formes; mais aussi les militaires.

Et c'est ainsi que la Chartreuse a abrité une communauté de quarante à cinquante personnes unies par un dénominateur commun, la lèpre. Des gens avec un parcours de vie aussi différent les uns des autres que le noir et le blanc, mais tous singulièrement intéressants et attachants..

Ces quelques lignes je les écris après une visite au cimetière de Valbonne, pas celui des moines situé au milieu du grand jardin central, mais celui créé pour les malades, avec autorisation préfectorale, en dehors des murs. En effet, à l'époque, les lépreux décédés à Valbonne ne pouvaient pas être ensevelis au cimetière public du village. C'est ainsi que dans ce cimetière privé il y a 67 tombes de pensionnaires, plus 4 tombes d'employés du sanatorium qui ont demandé d'être ensevelis ici auprès des malades... Unis à jamais dans cette terre des Chartreux.

Les noms sur les pierres tombales défilent lentement... Avec les souvenirs... Là: une dame martiniquaise; plus loin, un Allemand SS à côté d'un Résistant... Ici: côte à côte deux bagnards de Cayenne, l'un ordinaire, l'autre, garde chiourme... Plus loin, un planteur de Côte-d'Ivoire... Un Républicain espagnol... Une infirmière qui pendant vingt cinq ans n'a compté ni son temps ni sa peine auprès de tous ses malades...

Est-ce le fait que la Russie a été cette année l'attraction internationale grâce aux jeux olympiques d'hiver à Sotchi, mais aussi à cause de ses démêlées avec l'Ukraine, qui fait que je m'attarde longuement devant la tombe d'une dame d'origine russe? Sans doute! Madame Kerensky.

Des citoyens russes à Valbonne? Il y a eu jusqu'à quatorze nationalités représentées sous les toits de la chartreuse; alors pourquoi pas des russes?

Traversons l'Europe en remontant le temps! Nous sommes dans la ville de Volgograd en 1923, en Russie, anciennement tsariste, devenue la Russie des Soviets.

Devant une église orthodoxe tous les nombreux invités au mariage sont regroupés derrière les mariés pour la photo souvenir: les jeunes Igor Kerensky et Marie Liakhov viennent de s'unir pour le meilleur et pour le pire.

Le meilleur, il y en aura peu!

Le pire, il y en aura beaucoup!

Seulement quelques années de bonheur pour le jeune couple qui est l'union de deux grandes familles terriennes implantées sur les bords de la Volga. L'une et l'autre possédant des centaines d'hectares agricoles avec un nombreux personnel pour l'exploitation; ceci sans aucun problème depuis des générations sous le régime tsariste. Deux familles faisant partie des grands privilégiés sous l'ancien régime.

Tout naturellement, le jeune Igor prendra la suite de ses parents vieillissant; dans ce but il a fait des études d'agronome et maintenant il se prépare en collaborant de très près à la

gestion des affaires: relations avec les fournisseurs, avec les clients, contacts avec les chefs de cultures, les ateliers d'entretien, les transporteurs, les comptables et les secrétaires; en gardant de proches rapports avec les moujiks, faisant en sorte qu'ils aient un logement décent et une existence avec un minimum de confort et de qualité de vie, sachant que c'est là que se situe le meilleur investissement: des moujiks bien traités, bien nourris, bien soignés et bien considérés ne peuvent être que de bons travailleurs.

Ainsi, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes si la politique du nouveau gouvernement à Moscou ne venait pas en permanence s'immiscer dans la gestion du monde agricole.

Et c'est le cas pour ces riches propriétaires, car les temps changent, les tsars ont laissé la place à un État bolchevik issu du peuple. En effet, après l'effondrement de l'Empire le régime communiste a pris sa place et, naturellement, les changements dans l'immense Russie sont énormes; mais pendant les premières années du nouveau régime la vie pour les paysans est encore supportable. En effet, grâce à la NEP, nouvelle politique économique, décidée par le gouvernement afin de lutter contre la famine, les paysans, riches ou pauvres, "les Koulaks", bénéficient d'une relative tranquillité de la part de la Guépéou, la police d'État, chargée de la mise en œuvre de la politique communiste.

Ces sept à huit années de calme avant la tempête sont, pour le jeune couple, Igor et Marie, la seule période de vrai bonheur; ne se doutant pas de ce que leur réserve un proche avenir?

- Á Valbonne dans un studio, un vieux couple qui se retrouve après de nombreuses années de séparation, un couple très réservé qui n'aspire à rien d'autre que de vivre ses dernières années dans le calme et le bonheur retrouvés d'être ensemble. Ensemble avec leurs souvenirs. En effet, c'est seulement au moment de sa retraite que monsieur Igor Kerensky vient à Valbonne rejoindre sa femme qui depuis de nombreuses années y est soignée pour la lèpre. En bonne santé, il est accueilli en tant que pensionnaire payant un prix de journée de retraité.

Quelques photos et icônes suspendues au mur de la chambre; objets d'une grande valeur par le fait qu'ils entretiennent la mémoire d'un lointain passé prometteur d'une existence heureuse, dans un milieu très privilégié.

Parmi ces photos il y a celle des jeunes mariés devant l'église de Volgograd.

En partant de cette photo de mariage, ils replongent dans un monde à tout jamais disparu, mais dont le souvenir ne les a jamais quittés.

Madame est très réservée, un peu distante, gardant son quant-à-soi; elle est imprégnée d'une culture et d'une éducation reçues dans un milieu aisé représentant la classe des riches terriens russes. Imprégnée aussi, hélas, de cette terreur qui s'est brutalement abattue sur la Russie au temps lointain de sa jeunesse. Mais il y a également cette maladie venue ajouter son malheur à tous les autres et qui l'a séparée du monde, pour toujours, dans ce sanatorium pour lépreux.

Son mari est bien différent, avec une longue expérience de la vie; lui aussi faisait partie de cette riche classe des Koulaks, et il ne peut le nier car sa personnalité en est le plus convaincant témoignage, très avenant et agréable avec tout le monde il est toujours disposé pour relater les étapes du parcours exceptionnel de leur existence ; bien que n'étant pas spécialement expert en français.

*- Non! Monsieur, jamais personne n'aurait pu imaginer qu'une telle chose puisse nous arriver! Nous étions de bons citoyens; on a cru que le nouveau régime communiste apporterait un changement positif dans la Société en général; nous étions tout à fait disposés*

à participer au renouvellement qui d'ailleurs avait bien commencé avec la Nouvelle Politique Économique.

- Ainsi pendant les premières années communistes vous aviez gardé la liberté d'entreprendre et de gérer votre propriété comme sous les Tsars?

- Non! Pas exactement! Mais on s'était adapté, par exemple après avoir fourni à l'État les quotas imposés, en blé, en avoine, en fruits, en légumes, en pommes de terre, en bétail, nous étions absolument tranquilles.

- Vous dites que vous étiez tranquilles, mais vous n'étiez plus les grands patrons d'autrefois avec la liberté d'aller et venir à votre guise, avec la liberté de décider et d'entreprendre comme dans le passé; la surveillance, la propagande et la contrainte du nouveau pouvoir ne pouvaient pas ne pas vous gêner sérieusement?

- C'est vrai. Mais c'est surtout les gens d'un certain âge qui avaient beaucoup de mal à accepter la Révolution, nous pensions, nous les jeunes paysans, que dans les campagnes, la Révolution qui avait conduit à la nationalisation de toute l'industrie du pays, laisserait la paysannerie en dehors des agitations des grandes villes. On pensait qu'avec le temps les choses s'assoupliraient obligatoirement, car la terre vit au rythme des saisons et non avec celui de la politique... Mais, malheureusement, la folie des hommes est parfois bien loin de la sagesse paysanne.

- Si je vous comprends bien, vous n'avez pas pu poursuivre l'exploitation de la propriété familiale?

- Vous savez, monsieur, il n'existe pas de mot, pas de parole, pas d'explication pour parler de la période qui a ravagé notre beau pays!

- Par mes lectures, je connais un peu cette époque très mouvementée des premières années soviétiques, mais en réalité je n'en connais pas grand-chose.

- Vous ne pouvez pas connaître! Un jour, Staline a décidé que, puisque certains paysans ne jouaient pas le jeu en dissimulant la moitié de leurs récoltes et en boycottant les livraisons des surplus de grains destinées à l'État, il fallait frapper fort pour briser cette opposition paysanne qui contrariait la marche en avant de la Révolution.

- Et Staline décide alors de nationaliser les campagnes?

- C'est la collectivisation brutale des terres avec la création des kolkhozes et des sovkhoses; mais les paysans essayent de résister car ils ne peuvent accepter d'être totalement dépouillés de leurs biens et devenir de simples exécutants.

- Mais comment pouvaient-ils résister?

- C'est vrai, nos moyens de résistance étaient ridicules, pas d'autres méthodes que de dissimuler les productions; mais la réaction de Staline a été au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

- C'est-à-dire?

- Tout simplement il décide d'éliminer tous les opposants à sa "Nouvelle Politique Agricole". D'abord ce sont des sanctions contre les récalcitrants à la collectivisation, comme la confiscation des productions, les réquisitions, saisie du bétail, des semences et du matériel agricole.

- Mais alors c'était la fin de la paysannerie et de toutes les récoltes possibles?

- C'est bien cela! Mais la folie de Staline a atteint les sommets dans sa politique répressive en multipliant les exécutions de millions de paysans récalcitrants, les emprisonnements, les déportations en Sibérie...

- À ce point? Mais c'est la fin de toutes les productions agricoles; la famine pour le reste du pays?

- C'est exactement ce qui s'est passé. Un véritable pogrom! La chasse impitoyable dans les campagnes; l'armée vient aider la Guépéou, mais il y a aussi les membres du Parti

*qui viennent participer à l'élimination de cette "classe des koulaks" qu'il faut briser par tous les moyens... De nombreux propriétaires préfèrent mettre le feu à leur domaine, brûler les récoltes, abattre leurs bétails... Le monde est devenu fou... J'ai vu une femme avec une gerbe enflammée en criant: " Nous avons travaillé toute notre vie pour notre maison; vous ne l'aurez pas. Les flammes l'auront!"*

*- Mais pour vous et vos familles? Qu'est-ce qui s'est passé?*

*- Comme des millions d'autres paysans pris dans cette gigantesque purge, nos parents ont été arrêtés et probablement déportés dans les camps en Sibérie... Disparus... Éliminés...*

*- Et vous?... Vous avez échappé à la rafle?...*

*- Oui, par miracle; avec ma femme nous étions jeunes et robustes... Nous avons attendu jusqu'au bout en espérant que nous serions épargnés par ces persécutions...*

*- Finalement vous avez été obligés de fuir pour ne pas être arrêtés. De nombreux Russes ont émigré en France en cette occasion, en particulier dans le Sud.*

*- Oui, je sais; et ceux-là ont eu beaucoup de chance de pouvoir partir vers l'Europe... Pour nous c'était trop tard, nous avons fui de l'autre côté.*

*-Vers l'Est, vers la Sibérie?*

*- Oui... Nous sommes devenus des fuyards qui ne pensaient qu'à une chose, celle de rester en vie.*

*- Vous étiez seuls, vous n'êtes pas partis groupés avec d'autres paysans persécutés comme vous? Vous avez fui en voiture, en camion, en train, en charrette, à cheval ?... Vous avez traversés toute l'Asie?...*

*- On n'avait plus rien, ils avaient tout pris, nous sommes partis en marchant sans savoir où aller, avec seulement quelques roubles dans la poche.*

*- C'était l'exode solitaire?*

*- En réalité nous étions très nombreux à fuir vers l'Est, mais nous avons pensé qu'il était préférable de ne pas rester en groupe afin d'éviter d'être repérés par la Guépéou qui continuait à rechercher et à abattre les anciens "koulaks" ...*

*- Vous avez fui sans savoir où aller?*

*- Absolument, nous sommes partis pour rester en vie, et ensuite nous avons traversé des régions toujours avec la peur d'être reconnus et tués par les milices communistes qui traquaient les fuyards dans tout le pays. On voyait le danger partout, on évitait les villes et les villages, on restait dans la campagne où les paysans étaient en général assez accueillants... Avec les roubles que j'avais cachés dans les doublures de nos vêtements je me débrouillais pour acheter le minimum pour ne pas crever de faim...*

*- Et votre femme a eu assez de force pour vous suivre, pour résister à toutes ces épreuves?*

*- Oui!... Ensemble nous avons surmonté toutes ces épreuves invraisemblables, la faim, la soif, les climats, la peur, la fatigue, parfois l'épuisement... Pourtant il y a eu quelques périodes assez agréables au cours de notre périple...*

*- C'est-à-dire?*

*- En tant que paysan moi-même, j'ai trouvé à m'employer dans deux fermes au moment des récoltes... C'est certainement ce qui nous a permis de tenir jusqu'au bout... Traverser enfin la frontière de mon pays... Entrer en Chine...*

*- Vous auriez pu y rester ?*

*- Après quelques mois dans le pays, nous avons décidé de rejoindre les Etats-Unis.*

*- Encore une grande expédition pour traverser le pacifique.*

*- Ma femme était très fatiguée, elle avait souvent de la fièvre, elle avait un état général très anémié ; et pour la faire soigner sérieusement il fallait aller en Amérique, alors nous avons fait ce qu'il fallait.*

Ensuite les explications de monsieur Kerensky concernant le dernier épisode n'est pas très claire, un peu brouillonne et nous laisse avec quelques questions sans réponses.

Très fatiguée et anémiée, madame est soignée en Amérique où les analyses médicales révèlent un diagnostic inattendu : c'est la lèpre qui est cause de la détérioration de son état général. Ceci étant elle part pour la France où elle est accueillie à Valbonne. Mais pourquoi ne pas rester en Amérique où il y a aussi des centres de soins spécialisés pour la lèpre ?

Monsieur reste en Amérique où il a trouvé du travail. Pourquoi cette séparation ? Chose étonnante après l'épopée qu'ils ont vécue ensemble ! Pourquoi pas la France avec sa femme ?

Peu de temps après la mort de sa femme, ensevelie à Valbonne, monsieur Kerensky est hospitalisé à Bagnols où la maladie met fin à un parcours de vie qui sort de l'ordinaire.

- Depuis deux jours il "tombe des cordes". Dans Bagnols les rues sont transformées en ruisseaux. La Cèze, qui roule des eaux couleur chocolat, commence à inquiéter les riverains. Les terres alentours sont submergées par dix centimètres d'eau; et les nuages noirs, chargés et poussés par un fort vent du Sud, ne permettent pas d'envisager une rapide amélioration.

On n'a jamais vu ça! Parole classique chaque fois que la nature sort ses griffes; mais aujourd'hui, dans le cimetière de Bagnols, devant cette fosse, la parole prend tout son sens pour les six personnes en attente les pieds dans l'eau boueuse, sous les parapluies, pas très efficaces à cause d'un vent violent.

Seulement quelques personnes pour cet enterrement! C'est vrai que le mauvais temps en a retenu plusieurs à Valbonne; mais il y a surtout le fait que l'homme qui va être enseveli n'avait aucune famille ni relation sur la région, en dehors des malades et du personnel de Valbonne.

Sous les averses, l'impatience gagne:

- *Vous croyez qu'ils vont venir, avec ce temps? ...*

- *Ça fait déjà un quart d'heure de retard, ils ont annoncé pour onze heures! ...*

- *Mais quand même, vous croyez qu'on va le descendre dans ce trou à moitié plein d'eau?*

Dans la fosse, en effet, il y a bien trente centimètres d'eau; une eau épaisse à cause de la terre qui glisse des côtés.

- *Quand même, moi j'ai jamais vu ça!*

- *C'est vrai, ils auraient pu le garder à la morgue de l'hôpital en attendant que le temps change.*

- *Non! Ils manquent de place...*

- *Mais quand même, un trou comme ça à la pelle mécanique, c'est ni fait ni à faire, si au moins ils avaient jeté la terre un peu plus loin sur l'allée... C'est lamentable! ...*

- *Oui! Dans le temps les fossoyeurs creusaient avec la pioche et la pelle, c'était net, le trou était bien dégagé et ils mettaient des planches pour pouvoir poser les pieds.*

Le vent et la pluie redoublent de violence, sous un ciel gris et bas; en fin de matinée, il fait toujours très sombre, l'attente qui se prolonge a quelque chose de sinistre.

Enfin le corbillard arrive, suivi par deux voitures d'où descendent les croque-morts et le curé qui n'en croit pas ses yeux:

- *Mon Dieu, ce n'est pas possible, je n'ai jamais vu ça, ce n'est pas digne... Vous n'allez pas descendre le cercueil là-dedans, dans cette boue? C'est un sacrilège! ...*

- *Monsieur le curé, ne perdons pas de temps, nous avons encore à faire...*

Le curé de Bagnols, ayant accepté d'accompagner le défunt, qui est orthodoxe, dans sa dernière étape, donne une rapide bénédiction, dit deux ou trois paroles incompréhensibles, et le cercueil est descendu, lâché dans l'eau noire qui le recouvre à moitié, en biais, bien loin de l'horizontale, au moins avec une inclinaison de trente degrés... Le corps de monsieur Igor Kerensky est là pour l'éternité.

*- Voyez-vous monsieur, je n'aime pas du tout ce genre de situation; je suis allé visiter ce monsieur une fois à l'hôpital mais il était déjà inconscient; ce qui fait que je ne le connaissais absolument pas...*

*- Monsieur le curé, je tiens à vous remercier pour ce que vous avez fait pour ce monsieur; comme je vous l'ai dit au téléphone, je n'ai trouvé personne de sa religion pour l'accompagner.*

*- Mais, monsieur, vous m'avez dit au téléphone que ce monsieur... Comment dites-vous?*

*- Kerensky, monsieur Kerensky.*

*- C'est ça... Ce monsieur est Russe, et vous avez ajouté Russe blanc... Je ne comprends pas, pourquoi blanc?*

*- Oh! Tout simplement parce que monsieur Kerensky faisait partie des grandes familles opposées aux révolutionnaires de 1917; riche société qui avait formé une armée dans le but de reprendre le pouvoir aux communistes, mais qui a échoué. Armée dite blanche par opposition à l'armée rouge des révolutionnaires; et c'est ainsi que tous les Russes ayant fuit le régime soviétique ont été étiquetés blancs.*

*- Merci pour l'information... Au revoir monsieur...*

*- Au revoir monsieur le curé.*

Robert Chazal

